

Bruno PACCHIELE

Enquête en Cure

ISBN : 979-10-227-9852-5

© Bruno Pacchiele

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

Guyane : Juin 1984.

Le docteur Jean Marie Lavesne attendait avec impatience l'escale à Fort-de-France pour se dégourdir les jambes. Coincé dans le siège central, entre un géant noir à sa droite et une grosse bonne femme à sa gauche, il lui tardait d'atterrir, d'autant plus que sa gorge desséchée se transformait en râpe à fromage. Pendant le repas, il avait réclamé une canette, mais le repas terminé, les stewards avaient disparu et la canette, rangée dans le tiroir des oubliés.

L'armée dans sa grande générosité, l'avait expédié en classe économique dotée du joli nom de classe "touriste". Il est vrai que les légionnaires sont faits pour souffrir et à ce sujet, il ne se faisait aucune illusion.

Non seulement le colosse noir avait empli l'espace bagages au-dessus de sa tête, mais sans gêne, avait placé un sac volumineux contre ses jambes. L'hôtesse avait en vain essayé de lui faire dégager un autre sac encore plus gros dans l'allée, mais rien n'y avait fait.

- Vous comprenez, lui avait-il dit avec un grand sourire, *"tout est tellement cher en Martinique, que je profite de mes séjours à Paris pour faire mes courses"*.

Enfin, le Boeing 747 atterrissait et se rangeait sur le tarmac pour une escale de deux heures. Sur la plate-forme de la passerelle mobile, une bouffée d'air chaud et moite lui caressa le visage. Ayant en horreur la bousculade, il se plaça en queue de la colonne des passagers, malgré son besoin pressant de se dégourdir les jambes et d'aller se désaltérer à la buvette de la salle de transit.

Là, il fallait s'armer de patience et ne pas être allergique à l'entassement. Une nuée tapageuse avait pris d'assaut le bar, et ne semblait pas pressée de céder la place aux autres. Il avait attendu des heures, il pouvait encore attendre quelques minutes...

A Orange, son centre de recrutement et d'entraînement, le général ne lui avait pas caché les désagréments qui l'attendaient.

- La Guyane, ce n'est pas la Martinique ! Y'a pas de "Club Med" là-bas, les conditions de vie sont extrêmement difficiles et les expéditions en forêt, très dangereuses.

Ça, il le savait et s'il ne l'avait pas su, d'autres à Orange se seraient chargés de le lui rappeler.

"Mon pauvre vieux, là-bas, tu vas jouir comme un escargot sur un tas de sel !"

Prenant son mal en patience, Jean Marie Lavesne arpentait le hall le long des baies vitrées, jetant de temps à autre un coup d'œil vers le bar, qui ne désemplassait pas. Une population haute en couleurs, rieuse, bavarde, maître des lieux, occupait le terrain conquis. Tout le monde semblait se connaître.

Dehors, les pistes, traînées grises dans un îlot de banalités moroses se perdaient dans les champs. Le temps passait et le bar toujours submergé, disparaissait dans la cohue des gens qui ne vivent que pour eux. Ceux qui terminaient leur voyage étaient remplacés par ceux qui regagnaient la Guyane, facilement reconnaissables à leurs bras chargés de magnifiques bouquets de fleurs.

Enfin une trouée se créa, ce qui permit au docteur de s'avancer et de s'installer au bar. La serveuse n'avait d'yeux que pour un employé qui, venant des pistes, pénétrait dans la salle et s'installa à côté de lui. Elle lui servit une bière, et tous deux entamèrent des palabres en Créole. Encombré de son éducation bourgeoise, il attendait un répit dans les bavardages pour réclamer sa boisson à celle qui ne le voyait pas. Enfin, l'homme rejoignit les pistes, alors que les haut-parleurs annonçaient l'embarquement immédiat. Il en profita pour réclamer une boisson à la barmaid, qui déjà lui tournait le dos.

- Je ne peux pas vous servir, lui répliqua-t-elle sèchement, il faut regagner l'avion. Vous auriez dû venir plus tôt, je dois fermer, c'est l'heure.

Une pluie chaude s'abattait sur le groupe qui regagnait l'avion en courant. La nuit tombait brusquement. De l'autre côté du continent, l'avion décolla vers un autre horizon.

L'ambiance à l'aérodrome de Rochambeau à Cayenne, rappelait à s'y méprendre, à un poulailler surpeuplé dans un espace exigu. Une chaleur étouffante y régnait, malgré la pluie qui tombait abondamment à l'extérieur.

Vers l'entrée, le docteur remarqua un légionnaire qui brandissait une pancarte sur lequel son nom apparaissait. Il se fraya un passage dans la masse grouillante.

- Vous êtes le docteur Lavesne ?

Il acquiesça d'un signe de la tête.

- Votre ordre de mission, je vous prie docteur. Dois-je vous appeler docteur, major ou mon lieutenant ?
- Comme tu veux, mais je préfère docteur, fit-il en présentant son document. Pour l'instant, je suis simple légionnaire comme toutes les nouvelles recrues.

Puis il poursuivit :

- Dis-moi, je meurs de soif où pourrais-je me désaltérer ?
- Si vous êtes d'accord, je vous emmène en ville.

- Je ne peux pas, je dois attendre mes bagages. Sois sympa va me chercher quelques bouteilles et tu en prends une pour toi.

Le jeune légionnaire eut un petit sourire ironique.

- Docteur, ne vous tracassez pas pour vos bagages, dans le meilleur des cas, vous avez au moins deux heures d'attente, n'y comptez pas avant deux heures du matin.

Jean Marie sursauta.

- Eh bien ! Puisqu'il en est ainsi, partons, ça me fera du bien de sortir de cette pétaudière.

=== / ===

Au petit matin, le colonel Pernet le reçut dans son bureau. Il était grand et sec, le visage sévère, buriné de longues rides et de petits yeux noirs perçants.

Il l'invita à s'asseoir, hocha la tête en le dévisageant de son regard d'aigle.

- Je n'ai pas l'intention de fouiner dans votre vie privée, dans la légion, le passé des gens ne nous regarde pas. C'est leur comportement présent qui nous intéresse, leur comportement ici, au sein de la légion. Toutefois, je dois vous avouer que je nourris

quelques inquiétudes à votre sujet. Ici, la vie n'est pas rose, et je ne comprends pas pourquoi ils vous ont envoyé chez nous.

- A Orange, ils m'ont dit que vous aviez besoin d'un docteur, et ils n'avaient personne d'autre sous la main. En aucune manière ils ne m'ont contraint. J'ai accepté de partir de mon plein gré
- Bon Dieu ! Mais dans quel guêpier vous êtes-vous fourré ! Vous pouvez encore démissionner, on peut prétexter une allergie au climat... On est dur dans la légion, mais on n'est pas des sauvages.
- Pas question, je me suis engagé, je ne reviens pas en arrière.
- Félicitations docteur, mais lorsque je vous dirai ce qui vous attend demain, vous changerez sans doute d'avis...
- Ça m'étonnerait.
- C'est bon. Je vous explique la situation. Cette nuit la base de Kourou a sauté.
- Comment ça, sursauta Lavesne abasourdi ?
- Oh ! rassurez-vous, il s'agissait simplement d'un exercice. Nous, la légion nous avons été ridiculisés. Nuls ! Nous avons été nuls ! Une unité de combat exceptionnelle, des hommes aguerris, courageux, ridiculisés par une poignée de rigolos !

Je vous explique. Nous avons été avertis que des terroristes projetaient de faire sauter la base de lancement, fit-il les yeux injectés de sang et le visage crispé. Depuis une semaine, un détachement de la légion avait pris en charge la sécurité de la

base. Nous avions carte blanche. Accès à tous les bâtiments, les ateliers, les vestiaires, les bureaux, les tiroirs. Tout ! Absolument tout. On fouillait les voitures à l'entrée, procédions aux contrôles d'identité, enfin, nous faisions tout ce que nous devions faire en de telles circonstances.

L'exercice devait se terminer aujourd'hui, mais ces salopards des RG nous ont baisés cette nuit. Laissez-moi vous préciser le contexte : le centre de lancement dispose d'un important service d'incendie, tant est si bien que la ville de Kourou n'en possède pas, et que ce sont les pompiers du centre qui interviennent. A minuit, le centre est averti qu'une voiture est dans le fossé sur la route de Cayenne. Les pompiers sortent leur camion sous les yeux de nos sentinelles qui les laissent passer... évidemment. Une heure plus tard le camion est de retour et s'arrête à l'entrée. Un pompier descend pour offrir une canette de bière à la sentinelle, d'autres descendent par le côté opposé du camion, et nos sentinelles se retrouvent avec une mitraillette sous le nez, ficelées comme des saucissons.

Ces salopards des RG qui s'étaient habillés en pompiers, après avoir intercepté le véhicule sur le lieu du prétendu accident, et enfermé les vrais pompiers dans une cabane, ont donc neutralisé, les unes après les autres, les équipes de surveillance. A 3 heures du matin, ramdam ! Nous étions tous invités, légion, préfet, police, à venir admirer les

bombes factices qui étaient déposées dans les secteurs clefs.

- Navré mon colonel, mais le procédé n'était pas très loyal...
- Hein ! Hurla le colonel furieux, vous avez déjà vu des terroristes utiliser des moyens légaux ou loyaux. On s'est fait baiser ! Maintenant faut payer, quand la légion fait une connerie, elle paie. Elle paie toujours cher. Chez nous c'est : "Servir ! Mourir ! Et fermer notre gueule".
- Payer, je ne vois pas, je ne comprends pas...
- Vous allez comprendre. Tout le détachement qui était de service cette nuit, part demain se taper les bornes.
- Les bornes ? Je ne comprends toujours pas.
- Les légionnaires partiront faire le tour de la Guyane le long des frontières, et devront dégager les bornes. Il n'y a pas d'autoroutes, il faut faire son chemin dans la forêt amazonienne et ce n'est pas de la tarte, des marécages, des secteurs infects grouillants de toutes sortes de bestioles sympathiques comme les moustiques, caïmans, anacondas, reptiles plus venimeux les uns que les autres, tarentules, etc... Difficile de faire un tel parcours sans qu'il y ait des morts. Une antenne médicale nous est indispensable et vous êtes le seul docteur. Croyez-moi, j'aurais aimé vous aguerir un peu avant de vous lancer dans cette expédition.

- Vos hommes ont besoin d'un médecin et je serai avec eux.
- Félicitations docteur, vous êtes un homme courageux, un type bien. Je ne vous retiens pas plus longtemps, vous avez du boulot, mais avant, je vous conseille de faire connaissance avec notre base. Une équipe vous aidera pour préparer votre paquetage. Le matériel médical pour l'expédition est prêt, les précédents docteurs ont établi un listing précis, il vous appartient de le superviser et éventuellement, de compléter la liste.

Lavesne sortit. Dehors l'atmosphère était moite. Il se dirigea vers l'entrée où un légionnaire s'apprêtait à nourrir le guépard qui tournait en rond dans sa cage. Il échangea quelques mots avec le militaire au sujet de l'animal, la mascotte du régiment, qu'un détachement avait récupéré dans la forêt lors de précédentes missions, alors qu'il n'était encore qu'un bébé.

Deux hommes le rejoignirent. Le plus grand se présenta :

- Commandant Van Damme. Je suis le responsable du corps expéditionnaire dont vous faites partie. Bienvenue parmi nous, docteur.

Ils échangèrent une poignée de mains énergique.

- Je crois savoir que vous êtes novice et que vous ne possédez aucune expérience de la forêt

amazonienne et de ses pièges. Je me suis donc permis de vous offrir un guide chargé de veiller sur vous. Je vous présente Michel, un jeune indien qui lui, connaît bien la forêt. Un vrai serpent.

Lavesne serra la main du jeune homme qui semblait ravi. C'était un garçon d'environ dix-huit ans, petit, le corps trapu, les muscles saillants, les traits harmonieux laissant deviner ses origines. Une bonne bouille.

- Heureux de faire ta connaissance Michel, fit Lavesne souriant.
- Je suis à votre service, major.
- Tu es content de partir ?
- Oh oui ! Major. Quand on reviendra, j'aurais dix-huit ans, et je m'engagerai dans la légion pour servir la France.

Lavesne aussi, semblait content. La vue de ce garçon souriant, sympathique, heureux, le réconforta. Cet indien était la première personne sympathique dans sa candeur qu'il rencontrait depuis son engagement. Un visage juvénile qui soudain apparaissait dans son nouvel environnement, dur, rêche, implacable dans sa rigueur, où il survivait depuis plusieurs mois.

Lavesne ferma les yeux un instant, tandis que les images de cette période défilaient dans sa tête, depuis qu'à la suite d'un accident dû à une erreur de son anesthésiste, une personne était morte après l'opération qu'il avait pratiquée.

La famille Benili avait porté plainte et le tribunal l'avait rendu responsable. Tous ses biens, dont sa maison avaient été saisis. Chassé de son hôpital, aucun autre n'acceptait de l'employer, et c'est ainsi, qu'au plus profond de son désespoir, il s'était engagé dans la légion, laissant sa femme enceinte, seule dans un meublé.

Dans la légion, nourri logé, il pourrait verser son salaire presque intégralement à son épouse, en ne conservant qu'une très faible partie pour son argent de poche. Il pensait ainsi assurer l'essentiel à son épouse et au bébé qui devait naître.

Le camp s'animait, la ronde des camions tournait comme un essaim d'abeilles.

- Bon, je dois vous laisser, je vais surveiller le chargement des pirogues. Les gars connaissent leur boulot, mais faut quand même être là... On commence par la remontée du Maroni depuis Saint-Laurent. Oh ! Jusqu'à Grand Santi, ça ira, quoique, je ne vous dis pas le nombre de fois où il faudra passer les sauts et se coltiner les pirogues et tout le saint frusquin, mais tout ça, c'est rien à côté de ce qui nous attend... Après, la grande fête va commencer... Faut m'excuser, car je n'aurai pas le temps de m'occuper de vous, je vais avoir du mal à surveiller mes lascars. Je sais qu'ils me baiseron, mais je dois faire mon boulot.

Il avait pris une voix grave, le front plissé, les yeux perdus quelque part.

- Comment ça, commandant ?
- Ah ! Il est vrai que vous arrivez, vous n'êtes donc pas au courant. On a eu un crime la semaine dernière. On a retrouvé un légionnaire flottant sur la plage de Kourou. Il va certainement y avoir des règlements de compte, ces types n'ont peur de rien, disciplinés, courageux, mais chez nous, on a des principes : les salauds doivent payer.
- Vous connaissez le coupable ?
- Bien sûr, tout le monde le connaît.
- Il est en tôle ?
- La police ne fourre pas son nez dans la légion. Chez nous, nous réglons nous-mêmes nos problèmes. En ce moment, il est au cachot dans nos locaux, mais demain dans la brousse, le meilleur poste lui est réservé, il prendra la tête de l'expédition. Ça m'étonnerait qu'il revienne vivant...
- C'est si dangereux que ça ?
- La forêt, oui, mais ça, on s'en débrouille, par contre les copains de la victime, eux sont plus dangereux que les crocodiles. Bon ! Si vous avez besoin de quoi que ce soit, vous venez me voir. Je vous laisse, avec Michel vous êtes entre de bonnes mains. Sacrés indiens, le plus beau cadeau qu'on ait jamais fait à la France, des types loyaux, attachants. C'est pas lui qui vous donnera un coup de couteau dans le dos...

=== / ===

Une semaine plus tard, une dépêche tombait sur le bureau du colonel :

"Le docteur Lavesne a été tué par un anaconda alors qu'il soignait un blessé. Le légionnaire Hans Goering noyé. Corps introuvable certainement emporté par un caïman. Avons atteint la première borne. Signé : capitaine Pernet".

CHAPITRE 2

Octobre 2004. Commissariat de Millau

- Que se passe-t-il ? Demanda Bruneau à son commissaire, le visage inquiet. Qui est dans l'ambulance que je viens de voir partir ?
- Mancini, monsieur le directeur, répondit Barrière.
- Hein ? Quoi ? Émile ? C'est grave ?
- Je ne pense pas, il a eu un malaise. Par précaution, je l'ai fait diriger sur l'hôpital.

Bruneau secouait la tête, le visage soucieux tâché de quelques prémices de décomposition. Le jeune directeur de la sécurité en poste seulement depuis quelques années à Millau, avait aussitôt gagné la confiance de son personnel.

Environ trente-cinq ans, assez grand, svelte dans un costume clair au look plus approchant du jeune cadre dynamique que du policier, le visage allongé, une chevelure châtain clair légèrement cuivrée, l'œil vif teinté de bienveillance.

- Pauvre garçon, il a trop payé de sa personne, il a besoin de repos, ça ne peut pas durer. Au juste, il a eu combien de blessures ?
- Oh ! J'en sais rien, une bonne dizaine...

Redressant la tête, avant de pénétrer dans le commissariat, il ajouta :

- Appelez-moi Pomard, faut qu'on fasse quelque chose, depuis le temps que je lui demande de prendre un mois de repos, cette fois, il n'y coupera pas.

Quelques minutes plus tard, Mylène introduisait le médecin légiste dans le bureau de Bruneau. Le docteur se voulait rassurant.

- Ce n'est pas grave, monsieur le divisionnaire, il a eu une baisse de tension, elle est tombée à 10. Du repos avec un petit traitement, et ce ne sera plus qu'un mauvais souvenir. Le pauvre garçon s'est un peu trop dépensé ces derniers temps, son capital sommeil s'est considérablement atrophié.
- Eh bien moi, je ne suis pas de votre avis. Mancini couve une grave maladie. Trouvez-moi quelque chose qui lui impose un repos total, au minimum pendant un mois dans un coin perdu, par exemple en montagne. Inventez ce que vous voulez, bourrez-le de placebo, de vent, ou de tout autre chose, mais je ne veux plus le revoir ici pendant un mois. Vous êtes toubib, démerdez-vous !
- Oh ! Si c'est ce que vous voulez, ce ne sera pas difficile à réaliser, je vais voir le toubib de l'hôpital. On peut faire quelque chose, par exemple lui montrer des radios bidon ou celles d'autres malades. Je pense à un petit anévrisme capricieux, fit Pomard en riant. Vous ne reverrez plus votre capitaine pendant un mois, vous pouvez me faire

confiance. Et puis, somme toute, vous avez raison, je pense comme vous, un peu de repos à notre Émile, ne lui fera pas de mal. On va commencer par un bilan complet.

=== / ===

La mine déconfite, il regardait le tas de pilules et gélules qu'il devait avaler de bon matin avant la piqûre. Il y en avait de toutes les couleurs, on aurait dit des smarties. Des verts comme du lierre suçant le tronc des arbres, des rouges rappelant des plaies sanguinolentes, des jaunes aux odeurs de caca de chats, de quoi vous couper l'appétit pour l'éternité...

Et ces radios qui n'en finissaient pas... Bon, d'accord, les radios c'est rien, mais quand elles sont précédées de piqûres pour vous colorer le sang, ou qu'on vous injecte des particules radioactives pour mieux suivre le cheminement sanguin dans les artères, les veines ou les circuits plus ou moins adjacents, ça finit par être pénible !

Hier, il était de mauvaise humeur et il ne put s'empêcher de demander au docteur, s'il était là pour être soigné ou s'il servait de cobaye. Le jour de son arrivée, il ne se sentait pas très bien, il le reconnaissait, mais bien vite, il lui avait semblé que sa bonne santé reprenait le dessus. D'accord, il lui manquait son petit whisky quotidien mais, ça, il se faisait fort de combler rapidement cette carence intolérable dans laquelle vous plonge tous ces médecins qui ont peur de voir

leur échapper leurs clients, par un trop prompt rétablissement.

De temps à autres, il posait sa main sur son cœur à l'écoute des caprices ou des ratés de son moteur à combustion interne, sans pourtant ne jamais rien déceler d'anormal, et quand il en faisait part au professeur qui le soignait, il recevait en retour une envolée de termes techniques à connotations ostentatoires, d'où il en déduisait qu'il ne lui restait plus qu'à se mettre en conformité avec les lois de l'église, pour ne pas être trop mal accueilli, sous peu, par le gardien du Paradis ou des Enfers.

Le professeur avait probablement raison, car au fil des jours il constatait la dégradation de sa santé, son apathie grandissante et sa perte de vitalité. Moins on en fait, moins on a envie d'en faire...

Tous les soirs, Sylvie lui rendait visite. Elle, qui d'ordinaire s'inquiétait d'un rien, ne semblait pas trop préoccupée par sa maladie, bien au contraire elle semblait heureuse de le voir se reposer. Il est vrai que devant un malade, on ne doit jamais montrer son inquiétude et paradoxalement, c'est précisément ceci qui l'inquiétait le plus...

En fin de semaine, son cardiologue arbora un beau sourire à la fin de la consultation.

- J'ai une bonne nouvelle, vous échappez au pontage coronarien qui vous menaçait. Votre anévrisme

semble en bonne voie de résorption, le traitement a sans doute été efficace, néanmoins, nous devons consolider cette amélioration par une cure, qui vous permettra d'améliorer votre état général, qui laisse encore à désirer. Je fais le nécessaire pour que vous commenciez une cure d'un mois à Lamalou-les-Bains. Je suppose que vous connaissez, c'est juste au-dessous de Millau. Les eaux alcalines seront bénéfiques pour vos voies respiratoires en mauvais état. Arrêtez de fumer, supprimez l'alcool et tout ira bien. Avec ça une meilleure hygiène alimentaire, et vous voilà remis sur pieds.

- C'est ça... en pleine forme pour me suicider... Et les femmes, docteur, vous avez oublié ?
- Non pas, fit le docteur souriant, pas de restrictions à ce sujet. Bon, si vous êtes incapable de vous passer d'alcool, je vous autorise un apéritif ou un digestif le dimanche, pas plus.
- Bah... si on peut plus se pinter la ruche, je me demande si ça vaut le coup de vivre...
- Mais si, monsieur Mancini, puisque vous aimez les femmes, en suivant mes conseils vous en profiterez plus longtemps... et mieux. Votre compagne est très mignonne, une belle fille en vérité, pensez à elle, ça vous aidera. Lamalou est à une heure trente de Millau, elle pourra facilement vous rendre visite.

=== / ===